

Freddie Mercury, l'emblématique Queen

A la veille de l'anniversaire de la mort de cette figure dionysiaque du rock, le biographe Sélim Rauer déplore la vision caricaturale et hétéronormée présentée dans le biopic «Bohemian Rhapsody». Comme si le chanteur avait honte de son homosexualité. Bien au contraire.

22 novembre 2018 à 17:36



15 juillet 1986, Freddie Mercury paré d'hermine, en concert avec Queen, au stade de Wembley (Londres).
Photo Dave Hogan. Getty Images

Le 27^e anniversaire de la mort de Freddie Mercury nous donne l'opportunité de revenir sur différents aspects de sa vie qui ont été outrageusement falsifiés ou transformés dans le récent film de Bryan

Singer, *Bohemian Rhapsody*.

Groupe tout d'abord adulé par une audience élitiste, puis au succès global sans commune mesure, Queen est souvent méprisé par la presse de son époque qui ne comprenait pas toujours le savant alliage de ses productions musicales et spectaculaires qui se situaient aux confluences du rock progressif et de l'opéra, au lyrisme et à la théâtralité consumés. Sans Freddie Mercury, Queen n'aurait tout simplement pas existé. C'est de sa plume que sont nés le plus grand nombre de succès produits par ce quartet : *Bohemian Rhapsody*, bien sûr, mais également *Killer Queen*, *Love of My Life*, *Somebody to Love*, *We Are the Champions*, *Don't Stop Me Now*, *Crazy Little Thing Called Love*, et tant d'autres. Figure dionysiaque autant qu'apollinienne du rock, la bête de scène qu'était Mercury permit au groupe des rassemblements de foules jusque-là encore jamais égalés, à l'instar de ces 300 000 personnes réunies à Rio de Janeiro en 1985. Cette scène apparaît dans le film comme ayant eu lieu en 1977, date à laquelle Mercury aurait encore prétendu être hétérosexuel, tout en portant Queen à sa gloire. C'est que les libertés prises par le scénariste, Anthony McCarten, et les membres survivants du groupe, répondent à un objectif particulier.

Freddie Mercury à l'écran semble gêné, presque désolé de son homosexualité. Trop souvent présenté comme hésitant, mélancolique ou maussade, le personnage caricaturé ici ne correspond aucunement à l'artiste réel tel qu'il se présentait à son public et aux médias, ni tel qu'il a été décrit et vécu par ses amis les plus proches : déterminé, sans complaisance vis-à-vis de lui-même, au sens de l'humour particulièrement ravageur, lumineux autant qu'il pouvait être intense et excessif. L'homme est exhibé comme rongé par le remords d'une hétérosexualité qu'il abandonne en se séparant de celle qu'il aura effectivement décrite comme ayant été l'amour de sa vie, Mary Austin, principale légataire de sa fortune. Le parcours musical sans faute et la conquête mondiale du groupe sont mis en scène en concordance avec une vision hétéronormée qui correspond aux modes de vie et sensibilités des trois autres membres de Queen. Mais subitement, au bout de vingt à trente minutes, apparaissent la notion et l'expérience de «l'aveu», renvoyant à ce que Michel Foucault avait reconnu

comme participant à une sujétion ou une culpabilisation abusive de la part du confesse. Freddie Mercury semble demander pardon d'être ce qu'il est. Il désire les hommes, et en les désirant, il pêche. Le film nous montre un homme s'enfonçant dans les clubs interlopes de Londres, New York ou Munich, contractant finalement un virus qui n'a, à cette époque, pas encore de nom, et qui deviendra une maladie stigmatisante, ce «cancer gay» qui aura raison de son corps comme de plus de 30 millions d'autres depuis 1981. Le sida est là.

La drogue, l'alcool, la maladie, son césarisme et les agressions physiques et psychologiques qui lui sont imputés, procéderaient ici de ses égarements et de l'abandon de la femme pure, patiente, presque virginale, renvoyant une perception patriarcale de la femme. Dave Clark, David Evans, Joe Fanelli, Peter Freestone, David Minns, Peter Straker, Barbara Valentine à Munich (proche du réalisateur Rainer Werner Fassbinder), toutes ces personnes qui ont été parmi les plus proches amis de l'artiste, sa seconde famille, ont disparu de sa vie dans ce film. Il ne reste que Jim Hutton, l'amant des dernières années, faussement présenté comme l'un de ses serviteurs. Jim Hutton était, en réalité, un coiffeur visagiste travaillant pour le Savoy Hotel de Londres. Ils se rencontrèrent en soirée dans d'autres circonstances. Là encore, l'aveu final de sa sexualité à ses parents, présentant précipitamment Hutton comme son compagnon, est une invention hétéronormée et grossière. Jim Hutton, auteur d'un récit sur sa vie avec le compositeur et chanteur (*Mercury and Me*, Bloomsbury, 1994) cherchant à ne pas entrer en conflit avec le conservatisme et la foi des parents de son compagnon, des Indiens parsis, se fit passer pour ce qu'il était également devenu par ailleurs, son jardinier. Que dire des affirmations fautives et préjudiciables du film, affirmant que Mercury aurait été le seul à se distancier de Queen ? Tromperie. Le chanteur ne fut pas traître à la cause du groupe. Il fut même le dernier à tenter une aventure professionnelle hors de Queen, Roger Taylor ayant déjà produit à la date présumée en 1985 deux albums solos (*Fun in Space*, 1981 et *Strange Frontier* 1984), et Brian May ayant lui-même mené d'autres projets (notamment le *Star Fleet Project* en 1983).

Contrairement à ce qui est exposé, les membres de Queen ne se sont pas séparés, par la faute de Mercury et de ses prétendues errances, puis réunis à l'occasion du Live Aid organisé par Bob Geldof. Le quatuor n'a pas cessé de produire des albums et de tourner mondialement et de manière quasi ininterrompue entre 1973 et 1985. Fait encore plus troublant et posant de vraies questions éthiques : l'aveu de sa maladie à l'occasion des répétitions de Queen pour ce concert planétaire. Nous découvrons ici que Mercury fédère le groupe autour de la révélation de sa contraction du virus et de sa mort prochaine en juillet 1985. Faux encore. Freddie Mercury ne procédera aux premiers tests qu'au cours du premier semestre 1987, tenant jusque-là secret ses incertitudes quant à son état de santé, l'ayant conduit à cesser de se produire sur scène avec Queen après la tournée européenne du Magic Tour en 1986. Le groupe n'aura connaissance de sa situation, à huis clos et sans pathos, que durant une séance d'enregistrement de leur album *The Miracle*, entre 1988 et 1989. Ce film, à l'inconscient homophobe, ne rend en aucune manière justice à son principal intéressé qui n'est plus là pour dire sa vérité. Deux membres de Queen se sont prêtés à cet exercice quelque peu néocolonial pour un homme qui, comme Mercury, de son vrai nom Farrokh Bulsara, était un immigré, né à Zanzibar en 1946, et qui parvint à incarner toute l'essence et la sophistication du rock britannique. Cet exercice a bien été décrit par l'universitaire féministe américaine Gayatri Chakravorty Spivak : « Parler au nom de l'autre », un autre que l'on considère implicitement comme « subalterne », un autre désormais, de fait, muet dans sa mort. Après avoir dû subir de son vivant les agressions et humiliations liées à son homosexualité et à sa maladie (n'oublions pas la traque et les discriminations dont il fit l'objet de la part de la presse tabloïd tout au long de sa vie), le voilà aujourd'hui présenté dans une vie chimérique qui donne l'impression d'un règlement de comptes posthume qui fait honte à voir.

Auteur de la biographie *Freddie Mercury* publiée aux éditions Fayard en 2008, et rééditée à l'occasion de la sortie du film *Bohemian Rhapsody* de Bryan Singer (2018).

[Selim Rauer écrivain et chercheur en littérature française et francophone](#)

contemporaines à l'université du Minnesota.